

s'il jette le trouble, il recueillera le trouble; *s'il sème le vent, il recueillera la tempête* (1).

CHAPITRE IV.

SECOND PRINCIPE.

Saint Bernard voulant apprendre à ses Religieux à bien vivre en communauté, leur dit : « Je crois que vous vivez bien en communauté si vous avez un esprit ami de la régularité, sociable et humble. Ami de la régularité pour vous, sociable avec le prochain, et humble envers Dieu (2). » Voilà quels sont les principes de saint Bernard; nous allons les développer.

Celui qui vit en communauté doit être intimement convaincu qu'il est membre d'un corps et partie d'un tout; que la communauté est ce corps et ce tout; que tous ceux qui vivent dans la maison sont les parties qui la composent. Il faut donc que le Religieux, remplissant toutes les conditions imposées au membre par rapport au corps, et à la partie par rapport au tout, agisse comme il doit agir, autrement il ne sera ni membre, ni partie. Tout le bien de la vie de communauté consiste dans ce principe bien entendu et mis en pratique.

Toute la perfection d'un corps consiste dans l'assemblage bien ordonné, et dans l'union mutuelle et parfaite de tous les membres; car le corps n'est autre chose que les membres étroitement unis; il en est de même d'un

(1) *Ventum seminabunt, et turbinem metent. Osee c. 8. 7.*

(2) *Arbitror quod tu, qui in congregatione es, bene vivis, si vivis ordinabiliter, sociabiliter, et humiliter: ordinabiliter tibi, sociabiliter proximo, humiliter Deo. Serm. 1. in festo Apost. Petri et Pauli.*

tout par rapport à ses parties. Plus l'assemblage est bien ordonné, plus la liaison est étroite; plus l'union est intime, plus le corps et le tout sont parfaits. Mais si on trouble cet ordre, si on rompt cette union, la beauté disparaît, tout est défectueux. Aussi saint Grégoire de Nazianze disait: C'est sur l'ordre que tout l'univers est établi; c'est ce qui le conserve et l'affermi, et qui lui donne toute sa beauté.

Le membre est fait pour le corps, la partie pour le tout; par l'ordre et l'inclination de leur nature, tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils font est pour le bien du corps et du tout. Si les membres ne se voyaient qu'eux-mêmes, s'ils ne travaillaient qu'à leur profit particulier, ils ne seraient plus membres, ils seraient tout. Le bien particulier doit toujours avoir pour fin le bien général, dit Aristote, et après lui saint Thomas; il doit tendre de toute sa force; chaque partie intégrante est faite pour composer un tout, et tous les êtres particuliers de la nature pour former tout ce grand univers; c'est pour cela que la divine providence a imprimé une inclination si forte à chaque partie pour conserver le bien et empêcher le mal du tout; nous voyons tous les jours des exemples extraordinaires de cette vérité.

Quel n'est pas l'effort de toutes les parties de l'univers contre le vide? Elles s'unissent et se roidissent toutes pour le combattre, elles ne lui laissent pas la plus petite entrée dans l'univers, parce qu'elles savent qu'il y causerait de terribles ravages, détruirait l'harmonie et l'union qui existent entre elles, que cet œuvre admirable de la création retomberait dans le chaos. Et sans sortir de nous-mêmes, ne voyons-nous pas, par un mouvement subit et naturel, le bras et la main couvrir la tête dans le moment du danger, recevoir sans crainte le coup qui la menace; parce que la conservation de tout le corps tient à la conservation de la tête et non à celle du bras ou de la main.

Ces principes posés, nous disons que le Religieux est membre d'un corps mystique et partie d'un tout moral. Ce corps mystique, ce tout moral, c'est son institut. Il doit donc agir avec l'esprit et la perfection d'un membre de cet institut, ou une partie de ce tout; il faut alors qu'il vive avec régularité. Il faut, dit saint Bernard, que vous preniez tellement garde à vous, que vous marchiez avec régularité devant Dieu, et devant le prochain, pour ne point offenser Dieu, et ne pas scandaliser le prochain (1).

Prenons pour modèle de cet ordre et de cette régularité les membres de notre corps: il n'en est pas un qui ne soit à la place qu'il doit naturellement occuper; ils ont tous leur emploi particulier; ils travaillent sous la direction de celui qui doit conduire tout l'ouvrage, ils ne travaillent que pour le bien du corps; alors tout est dans l'ordre, le corps croit et se fortifie, et les membres s'en trouvent bien. C'est ainsi que doit se conduire le Religieux dans l'ordre auquel Dieu l'a appelé.

1° Il faut qu'il garde sa place sans chercher à en avoir une plus haute qu'il ne mérite pas. Un membre disloqué qui n'est pas à sa place naturelle, fait souffrir au corps de grandes douleurs. Un Religieux qui ne veut pas être à sa place; qui usurpe l'autorité qu'il ne doit pas avoir, remplit toute une communauté de troubles. Tout ce qui est dans notre corps est bon et utile, tant que tout est à sa place, tout devient nuisible quand il y a déplacement. La bile est tranquille et profitable lorsqu'elle est renfermée dans sa petite demeure; elle fait de furieux ravages quand elle se répand au dehors: le sang qui nous nourrit et nous fortifie se corrompt lorsqu'il n'est plus renfermé dans ses vaisseaux: l'œil hors de son orbite est horrible à

(1) Ordinabiliter.... Ut in omni conversatione tua sollicitus sis observare vias tuas, et in conspectu Domini, et in conspectu proximi, cavens et tibi a peccato, et illi a scandalo. *Serm. cii.*

voir. Gardons, dans une communauté, l'ordre et le rang qui nous a été assigné, alors nous contribuerons à sa perfection selon nos forces. Une chose qui est à sa place est toujours de service, et elle contribue toujours à l'ornement de la maison.

Quoi de plus beau et de plus admirable que le temple de Jérusalem du temps du roi Josias: *Les chantres*, dit l'Écriture, *étaient dans leur rang; les portiers veillaient à toutes les portes, sans s'éloigner un seul moment de leur ministère* (1). La reine de Saba fut ravie d'admiration en voyant l'ordre qui régnait dans la maison de Salomon (2). L'auteur de la vie de saint Bernard dit que, pendant que le Saint gouvernait le monastère de Clairvaux, rien n'était plus digne d'admiration que l'ordre qui y régnait. Le bel ordre, dit-il, que la charité bien ordonnée produisait dans cette vallée pleine d'hommes, la rendait à chacun d'eux une solitude: un homme sans ordre devient une multitude à lui-même, quoiqu'il soit seul; une multitude d'hommes bien réglés, dans l'union de cœur et la pratique du silence, ressemble à une solitude; c'est un désert intérieur (3). Il faut conclure de tout cela que l'ordre est indispensable à une communauté.

2° Le Religieux ne doit pas être oisif; il doit travailler comme tous nos membres travaillent, suivant l'emploi qui leur est imposé par la nature. Que tous, dit saint

(1) Cantores stabant in ordine suo.... janitores verò per portas singulas observabant, ita ut nec puncto quidem discederent à ministerio. 2. *Paral. cap. 35. v. 15.*

(2) 3 Reg. 10. 5.

(3) Vallem illam plenam hominibus ordinis ratione charitas ordinata singulis solitariam faciebat; quia sicut unus inordinatus, etiam cum solus est, ipse sibi turba est. sic ibi unitate spiritus et regularis lege silentii in multitudine hominum ordinata solitudinem cordis sui singulis ordo ipse defendebat. *Lib. 1. vita Bern. cap. 7.*

Ignace dans sa règle, quand ils ont assez de santé, s'occupent de choses spirituelles ou extérieures, afin que l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices, ne trouve pas, autant que possible, entrée dans cet ordre (1). Saint François dit à ses Religieux (2) : Que ceux qui savent travailler travaillent à ce qu'ils peuvent faire sans offenser Dieu et avilir leur position, selon les paroles du prophète : *Parce que vous mangerez le fruit de vos travaux ; vous serez heureux et comblés de bien* (3). L'Apôtre dit : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger* (4) ; mais il faut rapporter le texte dans son entier, parce que les Religieux oisifs et les paresseux y trouveront la condamnation de leur conduite : *Nous vous ordonnons, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous ayez à vous séparer de tous ceux d'entre nos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition qu'ils ont reçue de nous. Car vous savez vous-mêmes ce qu'il faut faire pour nous imiter, puisqu'il n'y a rien eu de déréglé dans la manière dont nous avons vécu parmi vous. Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais nous sommes tous unis jour et nuit dans les labeurs et les fatigues pour n'être à charge à aucun de vous ; ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir, mais c'est que nous avons voulu vous donner en nous un exemple à imiter. Aussi, lorsque nous étions avec vous, nous déclarions que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. Or, nous avons appris qu'il y en a quelques-uns parmi vous, dont la conduite n'est pas réglée, qui ne travaillent point, et qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Nous ordon-*

(1) Sum. Constit. 44. ex p. 3. cap. 1. § 6.

(2) 1. Regul. cap. 7.

(3) *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit. Psal. 127. 2.*

(4) *Si quis non vult operari, nec manducet. 2. Thessal. cap. 3. 10.*

nous à ceux-là, et nous les conjurons, par Notre-Seigneur Jésus-Christ de manger leur pain en travaillant en paix (1).

Il est certain que les paresseux sont grandement à charge à une communauté ; ce sont des arbres sans fruits, comme le disait un ancien Père du désert, quoique plantés en bonne terre et que rien ne leur manque pour en porter ; ils ne contribuent en rien au travail commun, ils ne soulagent point les autres, ils augmentent au contraire leurs peines, se nourrissent de leurs fatigues, s'engraissent de leurs sueurs, n'est ce pas une véritable injustice ? Ils participent cependant au bien public, ils jouissent aussi bien que les autres de ce qui est dans la maison ; il est donc bien raisonnable qu'ils y mettent quelque chose de leur côté, autrement ils méritent d'être punis par la privation de ce à quoi ils n'ont pas voulu contribuer.

Les abeilles qui ne veulent pas travailler sont chassées de la ruche (2). Saint François appelait les Religieux fainéans *frères mouches*. Un jour il en trouva un qui errait dans le monastère, regardant çà et là, sans rien faire ; il le chassa de la compagnie des autres en lui disant ; allez vous promener, frère mouche, qui, sans travailler

(1) *Denuntiamus vobis, fratres, in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè et non secundum traditionem quam acceperunt à nobis ; ipsi enim scitis quemadmodum oporteat imitari nos, quoniam non inquieti fuimus inter vos, neque gratis panem manducavimus ab aliquo, sed in labore et in fatigatione, nocte et die operantes, ne quem vestrum gravaremus ; non quasi non habuerimus potestatem, sed ut nosmetipsos formam daremus vobis ad imitandum nos. Nam et cum essemus apud vos, hoc denuntiabamus vobis, quoniam si quis non vult operari nec manducet ; audivimus enim inter vos quosdam ambulare inquietè, nihil operantes, sed curiosè agentes. Iis autem qui ejusmodi sunt, denuntiamus et obsecramus in Domino Jesu Christo, ut cum silentio operantes, suum panem manducent. *Ibid. a. v. 6.**

(2) *Ignavum, fucos, pecus à præsepibus arcent. Virg. 4. Georg.*

voulez profiter du travail et de la peine de vos frères, vous êtes un méchant frêlon qui mangez le miel que vous n'avez pas fait (1). Il en est de cette sorte dans toutes les communautés, qui passent toute la journée sans rien faire, tandis que les autres sont occupés à leurs emplois, ou à des actions qui sont profitables à la maison, et qui viennent avec assurance au réfectoire manger le pain que les autres ont gagné à la sueur de leur front. Ce sont même ces paresseux qui ont toujours à blâmer, et qui reprennent dans les plus petites choses ceux qui travaillent. Tous n'ont-ils pas sujet, dit saint Chrysostôme, de condamner un paresseux, de se plaindre de lui et de dire : à quoi sert cette personne ? C'est un fardeau inutile, ce n'est pas assez, c'est une charge pour la maison, elle se nuit à elle-même, et elle nuit aux autres le plus souvent.

Non contents de manger le travail des autres, ces Religieux fainéans leur empêchent même de travailler, soit par l'exemple de cette vie oisive, qui ne laisse pas d'avoir ses attrait, parce qu'elle présente plus de douceur et de repos, soit par de mauvais discours, soit par envie, par des importunités ; c'est un véritable fardeau, et celui qui a le malheur d'en être entouré n'en fait pas mieux sa besogne, il s'en faut.

D'ailleurs il est impossible qu'un Religieux oisif ne devienne odieux à ceux avec lesquels il vit, et il deviendra bientôt vicieux. Il y a long-temps que l'on a dit : l'oisiveté est la mère de tous les vices. *L'oisiveté enseigne une grande malice* (2). Elle fait naître toutes les niaiseries, dit saint Bernard ; elle est la persécutrice de toutes les vertus (3). L'homme qui ne fait rien doit nécessaire-

(1) Tom. 3. opusc. S. Frane. apoph. 15.

(2) Multam malitiam docuit otiositas. *Eccli.* 33. 29.

(3) Mater est nugarum et noverca omnium virtutum. *Bern. lib. 2. de Consid. cap. 13.*

ment faire du mal : d'abord parce que c'est une espèce de mal de ne rien faire de bon, et que l'oisiveté par elle-même est un mal, mais ensuite parce qu'elle est la cause de bien des maux. Un homme oisif est comme une terre de labour qui se repose, elle portera bientôt de mauvaises herbes et se couvrira de chardons. Un homme désoccupé est capable de commettre toute espèce de fautes, parce qu'il y est porté, que c'est dans cet état que le démon peut plus facilement le tenter et le vaincre. C'est alors, disaient les moines d'Egypte, au rapport de Cassien, qu'une foule de démons tentent, tandis que quand on est occupé, on n'est tenté que par un seul ; encore est-il facile de s'en défendre (1). Faites toujours quelque chose, écrit saint Jérôme à Rustique, afin que le démon vous trouve toujours occupé (2).

C'est pour cela que les anciens Religieux ne restaient jamais oisifs ; on ne permet jamais à un moine, dans toute l'étendue de l'Egypte, de demeurer oisif (3). Après les temps consacrés à la prière, à la lecture, et aux autres exercices de dévotion, tous travaillent des mains, c'est ainsi qu'ils gagnent non-seulement de quoi se nourrir, mais encore de bien recevoir les pèlerins et les hôtes qui viennent les visiter, de pratiquer la charité envers les pauvres de la Lybie, et les prisonniers de villes. Saint Jérôme dit, en parlant d'eux, on a pour coutume dans les monastères d'Egypte de ne recevoir que ceux qui peuvent travailler ; non pas tant pour subvenir aux besoins temporels, que pour le bien de l'ame, et lui empêcher de se laisser entraîner à de mauvaises pensées (4).

(1) Cass. lib. 10. cap. 23.

(2) Facito semper aliquid operis ut te semper diabolus inveniat occupatum. *Hier. epist. 4.*

(3) Per totam Ægyptum nullo modo patiuntur esse otiosi. *Cass. ibid. cap. 22.*

(4) Ægyptiorum monasteria hunc morem tenent, ut nullum absque operis labore suscipiant, non tam propter victus necessitatem, quam propter animæ salutem, ne vaagetur perniciosis cogitationibus mens. *Epist. cit.*

3^e Non-seulement le Religieux doit être toujours occupé, mais nous ajoutons qu'il doit l'être pour le bien de la communauté, c'est là le but auquel il doit rapporter son travail; parce que la partie n'est pas faite pour elle-même, mais pour le tout. Chaque membre du corps humain a son emploi, mais tout tend au bien-être général du corps; le bien de tous devient alors, par une liaison naturelle et un enchaînement nécessaire, le bien de la partie. Ainsi les yeux conduisent le corps, les pieds le supportent, les os le soutiennent, le sang l'arrose et le nourrit, certains viscères l'échauffent, d'autres le rafraichissent, etc... Rien n'est inutile, tout sert au bien commun; tout ce qui est inutile ou nuisible est expulsé. L'œil est bien précieux pour tous les membres du corps, dit saint Pierre Chrysologue, mais, s'il en est séparé, il ne sert ni au corps, ni à lui-même. Tous les membres à la vérité, lui doivent la lumière, mais c'est au corps qu'il doit d'être lumière (1).

Le Religieux doit donc employer tous ses moyens et toutes ses forces au bien de la communauté; plus il veillera au bien commun, plus il cherchera à le procurer, plus il méritera d'être membre de ce corps, plus il retirera d'avantages: Le cœur, le foie, le cerveau sont appelés, les parties nobles du corps, parce que ce sont celles qui travaillent le plus.

Et d'ailleurs n'est-il pas juste de travailler pour une maison dont on mange le pain, qui nous nourrit, qui nous donne le toit et le vêtement, qui pourvoit à tous nos besoins, qui nous éloigne des occasions du péché, nous donne toutes les occasions de pratiquer la vertu; et nous conduit doucement et sûrement au salut éternel. Puis-

(1) Est membrorum commercio salutari pretiosus oculus, sed si perseverat in corpore, alioqui ubi corpori defuerit, sibi non aderit. Evulsus à corpore nec sibi videt: debent illi membra omnia suæ lucis obsequium: sed et ipse oculus sentit se debere corpori quod lux est. *Serm.* 132.

que notre ordre prend un aussi grand soin de nous, il est bien juste que nous travaillions pour lui, que nous prenions à cœur ses intérêts avant les nôtres, et plus que les nôtres.

Cependant il est plusieurs Religieux qui se portent avec bien plus d'ardeur à ce qui les touche en particulier qu'à ce qui regarde le bien général, peu leur importe le reste, pourvu qu'ils aient ce qu'il leur faut. Ils sont délicats, ils tiennent tant à leurs petites commodités, qu'ils n'ont pas garde de ce qui peut en advenir. Ils veulent au temps, au lieu et à leur manière ce qui leur convient. Ils se garderaient bien, de s'incommoder un peu, de se déranger d'un pas, pour se plier à l'ordre de la maison. Il est bien aisé de juger, qu'outre l'amour passionné qu'ils se portent, et qui met le dérèglement dans leur volonté, il y a encore un grand aveuglement dans leur esprit: ils ne voient pas que la partie est faite pour le bien du tout, que le bien général est plus important que le bien particulier. Ils ne font pas attention qu'attendre un peu, plier sur un point, changer quelque chose avec un autre, n'est qu'une bagatelle, que d'autres ne voient pas même, et qui n'excite pas le moindre bruit.

Et lors même que l'incommodité serait réelle, qu'elle serait même grave, ne faut-il pas la supporter pour le bien commun? Le bras ne se met-il pas au-dessus de la tête pour la sauver à ses dépens, ne reçoit-il pas le coup pour elle? N'en est-il pas de même des autres membres? Voilà ce qu'il faut que nous fassions, autrement nous ne saurions ce que c'est que de vivre en communauté, nous ne serions plus partie d'un tout. En recherchant avec tant de sollicitude son bien particulier, on nuit au bien général de la communauté, on procure sa ruine et la sienne propre. Quand il est une partie du corps qui attire à elle plus de nourriture, ce ne peut être qu'au préjudice des autres, qui ne sont pas aussi bien nourries, alors elles de-

viennent plus faibles, et tout le corps en souffre. Si le foie est trop chaud, l'estomac est plus froid et n'a pas assez de force pour cuire les alimens; de là les maladies, des maladies la mort, de la mort la destruction du corps; et tout cela parce qu'une partie est dérégulée, et a tout absorbé à elle seule.

Quelques-uns peuvent faire, sous certains rapports, mieux que d'autres pour le bien de la communauté, mais ils n'y tiennent pas, et ont toutes les peines du monde à se porter à cette chose particulière à laquelle ils sont propres; ils font plus volontiers ce qui n'est pas nécessaire et qu'on ne leur demande pas, ce à quoi ils n'ont aucune aptitude, parce que cela leur est plus agréable et va mieux à leur caprice. C'est une étrange misère de l'esprit humain qui va jusqu'à l'extravagance et au dernier aveuglement. Vous pouvez faire une chose à laquelle vous réussirez, on la désire de vous, on vous en prie, la maison en a besoin, ce sera son avantage; et cependant vous ne voulez pas la faire, ou vous la faites par force, après beaucoup de résistances, pour vous débarrasser; tandis que vous entreprenez tout le reste avec facilité, avec joie, que vous y mettez tous vos soins sans réussir, parce que votre propre jugement vous aveugle.

Apprenons donc une bonne fois que puisque nous sommes parties d'un tout, les membres d'un corps, il faut nous appliquer de toutes nos forces au bien de ce corps et de ce tout, en nous servant de tous les talens que nous avons; car nous ne les avons que pour cela. Si nous ne le faisons pas, les autres membres peuvent se plaindre de nous avec justice, comme les membres du corps auraient raison de se plaindre de l'œil, s'il ne voulait pas les conduire, de la langue si elle ne voulait pas parler, de la main si elle refusait de prendre ce qui est nécessaire, d'appliquer le remède sur la partie malade, enfin si tous les membres refusaient de remplir l'emploi que Dieu leur

a donné pour le bien commun et le leur en particulier, chaque membre ayant l'attribution qui lui est propre.

Cela est vrai, dira un Religieux, mais malheureusement je ne puis rien faire dans la maison, j'y suis inutile, je suis accablé d'infirmités qui ne me permettent plus de remplir aucun emploi; je suis toujours malade; il faut me servir, et j'ai beaucoup de peine de me voir ainsi à charge à la maison. Un Religieux ne doit jamais s'inquiéter et se troubler de la position dans laquelle Dieu l'a placé; il peut beaucoup, et il fait beaucoup, s'il fait bien la volonté de Dieu; et quand il serait vrai qu'un Religieux dans sa vieillesse ou ses infirmités, ne serait pas utile à la maison, il faut considérer qu'il l'a été dans sa jeunesse, et pendant tout le temps qu'il a eu des forces, il les a usées au service de la maison. Mais il n'est pas bien vrai qu'un vieillard décrépît, qu'un malade ne puisse être utile à la maison où il est; parce que s'il ne peut travailler de corps, il peut travailler d'esprit et servir beaucoup par sa vertu et ses bons exemples; il peut être humble, doux, patient, obéissant, charitable et prier pour les autres. Il faut bien retenir cette vérité, que dans les communautés religieuses ce sont les plus vertueux qui sont les plus utiles: ils gardent mieux les règles, conservent la pureté de l'Institut, et c'est en leur considération que Dieu verse sa bénédiction sur la communauté. On ne doit donc pas craindre d'y devenir inutile; on servira toujours beaucoup, si l'on a beaucoup de vertu.

Nous avons montré que le Religieux doit travailler beaucoup plus pour le bien commun que pour le sien propre: mais ce n'est pas encore assez, il faut de plus qu'il ne suive pas son mouvement, mais celui qui lui est imprimé par l'ordre du supérieur. La main et le pied ne se remuent pas d'eux-mêmes, mais par la direction de la raison et par le commandement de la volonté. Tout doit être conduit par le supérieur qui, par l'obligation de sa

chargé, connaît mieux les besoins, et doit veiller au bien commun. Si un matelot voulait choisir son emploi dans le vaisseau, il le mettrait peut-être en danger du naufrage; il doit prendre l'emploi que lui donne le maître pilote; dans une armée le soldat ne se met pas où il veut, c'est à son capitaine à lui donner son rang, son devoir est de le bien garder; la musique n'est véritablement harmonieuse que lorsque les musiciens se laissent conduire par le maître d'orchestre, et reçoivent de lui leur partie: dans la vie religieuse c'est au supérieur à partager les charges, à distribuer les emplois pour le bien de la communauté. Quel désordre si chaque particulier veut suivre son inclination et son humeur, ou même par sollicitation ou artifice entraîner son supérieur à suivre son caprice!

§ I.

Manière de bien remplir son emploi.

D'après ce que nous venons de dire il faut que le Religieux prenne l'emploi que le supérieur lui donnera, et ne pense ensuite qu'à le bien remplir: mais comment faut-il faire pour le bien remplir?

1° Il faut l'aimer; si vous ne l'aimez pas, il sera fort difficile de le bien remplir, au moins long-temps; une chose forcée qui se fait avec regret ne peut être de longue durée. Le moyen, dit Aristote, de faire une chose parfaitement, c'est de s'y plaire et de l'aimer (1). Conduisez donc tellement votre esprit, travaillez avec tant de force sur votre cœur, que vous arriviez à aimer votre emploi; que de plus, vous le remplissiez avec respect, le regardant comme une disposition que Dieu fait de vous, par laquelle il veut être servi, glorifié et aimé, que vous opé-

(1) 10. Ethic. cap. 5.

riez votre salut, et que vous arriviez à la béatitude qu'il vous prépare. Saint Jean Climaque raconte (1) que le cuisinier du monastère près d'Alexandrie, Religieux d'une haute vertu, était toujours occupé de son emploi, mais toujours recueilli en lui-même, et les larmes aux yeux. Je le conjurais, dit le Saint, de me dire par quel moyen il avait obtenu de Dieu une si grande grâce; ne pouvant résister à l'instance prière que je lui fis, il me répondit: Je n'ai jamais cru rendre ce service aux hommes, mais à Dieu. C'est pour cela que je ne me donne aucun repos, et que le feu que je vois continuellement me rappelle celui qui durera éternellement. Le moyen d'aimer son emploi est donc, comme le faisait ce bon Religieux, de penser que c'est Dieu que l'on sert, et non pas les hommes.

Mais si j'ai dit qu'il fallait aimer son emploi, je n'ai pas dit qu'il fallait s'y attacher. Il n'arrive que trop souvent, au grand détriment du Religieux, qu'en se portant avec affection à son emploi, il croit le bien remplir et mériter beaucoup, sans considérer qu'il n'agit qu'en suivant sa nature, sans avoir des motifs assez purs. Grégoire Lopez donna une importante instruction sur ce sujet à celui qui a fait sa vie, et qui demeurait avec lui (2). C'était François Lora, prêtre, homme savant et vertueux; après avoir passé quelques mois dans la retraite, dans le seul exercice de l'oraison mentale, au milieu de grandes peines et de grands combats, il eut l'occasion d'aller à la campagne, pour remplir une œuvre de charité; il ressentit dans les chemins une si grande joie, une paix si douce, une telle facilité pour l'oraison, qu'il lui semblait être en paradis. De retour à la maison, il raconta à Grégoire ce qui lui était arrivé, et lui dit que son âme s'était fort dilatée.

(1) Gradu 4.

(1) En sa vie chap. 5.

Grégoire plus éclairé répondit : Père Lora, la nature s'est dilatée, parce qu'elle a trouvé son attrait et rencontré son aliment. Je le crus, ajoute Lora, sans toutefois le comprendre, jusqu'à ce qu'aidé par la grâce de Dieu, je reconnus un peu après la vérité, et je vis que cette paix, cette joie, cette facilité venaient de ce que je m'étais appliqué pendant plusieurs années aux œuvres extérieures de charité, ayant été curé de la grande église de Mexico l'espace de vingt ans. Sans doute ces œuvres sont bonnes, mais il y a toujours en elles des choses qui dilatent et soulagent la nature qui y est naturellement portée, et il est difficile qu'il n'y ait pas mélange d'amour-propre. Dans le recueillement pur et dans l'oraison mentale la nature se trouve au contraire captive et gênée, parce qu'elle est dans une position à laquelle elle n'est pas accoutumée, et qu'elle est privée des exercices vers lesquels elle est entraînée, et pour lesquels elle éprouve du plaisir. Voilà quelle fut la cause de mon changement de disposition. En quittant le recueillement pour me mettre un peu plus à l'aise, et jouir d'une plus grande liberté, en me remettant à la pratique des œuvres de charité que j'aimais, en donnant quelque relâche à mes sens par la vue de la campagne, la nature, fatiguée des exercices spirituels, se réjouissait en retrouvant ses anciennes jouissances, et ne faisait pas attention qu'il y avait en cela de l'amour-propre plutôt qu'un mouvement de la grâce.

Il ne faut donc pas penser que l'on remplit bien son emploi parce qu'on éprouve de la satisfaction à le faire; on le remplit bien quand c'est dans la vue de Dieu, en suivant le mouvement de la grâce, mais non quand on y est entraîné naturellement. Ce n'est pas que l'inclination que l'on éprouve à faire une chose soit mauvaise et nuisible, elle peut être très-bonne, pourvu qu'elle soit purifiée par la grâce, relevée par des intentions pures et dégagées de la recherche de soi-même; car alors elle de-

vient un excellent moyen pour arriver aisément et constamment à ce que l'on est obligé de faire.

L'attachement que l'on a à son emploi cause encore un mal bien plus grand. On éprouve de la peine à le quitter; si on parle de nous l'ôter, on emploie différentes personnes; on se sert de petits moyens fomentés par l'amour-propre pour y demeurer. S'il faut absolument le quitter, que le supérieur l'ordonne, alors on se répand en plaintes et en murmures; on se laisse aller à l'abattement, on remplit mal, avec répugnance et comme par dépit, l'emploi que l'on donne et tout ce que l'on fait. On va quelquefois plus avant, on désobéit, on fait agir tant de ressorts, on remue tant de machines que, quelque volonté qu'ait le supérieur d'ôter à ce Religieux son emploi, il est forcé de l'y laisser, au grand mécontentement et au scandale de toute une maison, qui juge qu'il serait expédient pour beaucoup de raisons de l'en sortir. La chose va même quelquefois si loin, qu'elle produit entre les Religieux la jalousie, la haine et l'animosité.

Il suffit pour connaître les malheureuses suites de ces fausses positions de se rappeler l'envie de Caïn contre son frère Abel, quand il le vit plus favorisé de Dieu que lui; l'aversion que les enfans de Jacob conçurent contre Joseph leur frère, quand ils crurent qu'il était plus aimé et destiné à avoir l'autorité sur eux. L'un tua son frère, les autres vendirent le leur. Apprenons par-là combien de crimes et de malheurs entraînent ces jalousies, quand on voit une préférence, lorsque plusieurs tendent au même but. Il faut se souvenir du châtement de Dieu sur Coré, Dathan et Abiron, lorsqu'ils voulurent s'ingérer dans l'office des prêtres contre l'ordre de Dieu et de Moïse; sur le malheureux Saül qui voulut retenir l'empire lorsque Dieu eut résolu de le faire passer à David. Que de haines, de murmures, de sacrilèges, de meurtres et de massacres ont produit ces envies de charges et de déro-

gatives que Dieu ne voulait pas, soit pour y arriver, soit pour les conserver? Quel est le Religieux qui ne tremblera pas à la vue de ces terribles exemples, et de ce que peuvent produire les désirs des emplois, quelque petits qu'ils soient, quand ils ne sont pas réprimés. En voilà sans doute assez pour nous donner pour les emplois une grande indifférence et un entier abandon à la conduite de nos supérieurs.

2^o Pour bien remplir son emploi, pour qu'il soit utile au bien commun de la maison, il faut le remplir dans l'esprit et pour la fin de l'institut; avec un esprit intérieur, des intentions pures, qui n'ont pour but que l'amour de Dieu, son honneur, sa volonté; alors il travaillera avec nous; il faut unir nos actions et nos intentions à celles de Notre-Seigneur, élever doucement notre cœur vers lui pour diriger notre intention, et lui demander l'assistance de sa grâce; ce qu'il faut renouveler de temps en temps pendant le cours de l'action.

Si vous n'avez pas cet esprit intérieur, vous pourrez être extérieurement un bon officier dans la maison, mais vous ne serez pas bon Religieux. C'est ce que disait saint Dorothee à son cher disciple Dosithée; celui-ci était chargé de l'infirmerie, et comme il faisait fort bien les lits des malades, il lui vint une pensée de complaisance; il lui semblait qu'il serait bien difficile à un autre de les mieux faire que lui; il découvrit cette pensée avec grande sincérité: Vous avez raison, Dosithée, lui répondit le Saint; vous faites bien les lits, vous êtes devenu un bon valet, et au besoin vous pourriez servir de valet-de-chambre à quelques grands; mais vous n'êtes pas pour cela un bon Religieux (1). En effet il arrive souvent que, faute de cet esprit intérieur, il y a fort peu de différence pour la bonté et le mérite des actions, entre les

(1) En la vie de saint Dosithée.

Religieux qui remplissent leurs emplois, et les artisans séculiers, les serviteurs et les servantes. Qu'ils veillent donc avec grand soin, afin d'agir d'une manière plus noble, et selon la perfection que leur état demande.

3^o Pour bien s'acquitter de son emploi il faut s'y appliquer entièrement, parce que d'abord la communauté vous l'a donné, s'en est déchargée sur vous en vous le confiant; si vous y manquez, vous lui causez du dommage, vous troublez le bon ordre de la maison, la discipline domestique et l'observance régulière qui dépend de là en grande partie. D'ailleurs ceux avec lesquels vous vivez s'attendent à ce devoir de vous; doivent l'exiger, puisqu'il vous a été donné pour leur utilité; si vous ne le faites pas comme il faut, ils ont droit de se plaindre de vous, comme d'une personne qui les fait souffrir, qui ne leur rend pas ce qu'elle leur doit, et dont un autre pourrait tenir la place et pourvoir à leurs besoins selon ses obligations et ses pouvoirs. Enfin Dieu désire cela de vous, il vous le commande; si vous êtes fidèles, vous travaillerez à sa gloire et à votre salut et vous acquérerez des trésors immenses de mérite; il vous interrogera sur ce point, et ce sera un des premiers articles du compte que vous rendrez au jour du jugement. Il faut faire telle ment les choses, dit saint Ambroise, qu'elles ne nuisent à personne, et profitent à tous (1).

Appliquez donc toutes les forces de votre corps à bien vous acquitter de votre emploi: *Considérez*, dit saint Paul, *l'emploi que vous avez reçu du Seigneur, afin de le remplir* (2). Il dit à Timothée: *Remplissez avec soin votre ministère... Mettez-vous en état de paraître devant*

(1) Officium ab efficiendo dictum putamus, quasi officium, sed propter decorem sermonis, una mutata littera officium nuncupari; vel certè ut ea agas quæ nulli officiant, omnibus prosint. *Lib. 1. offic. cap. 8.*

(2) Vide ministerium quod accepisti in Domingo, ut illud impleas, *Coloss. 4. 17.*